

PRÉFACE

BÉNÉDICTE VAUTHIER

Ainsi donc, la persécution ne peut pas empêcher la pensée indépendante. Elle ne peut même pas empêcher l'expression de la pensée indépendante. Car il est aussi vrai aujourd'hui qu'il y a plus de deux mille ans qu'on peut sans danger dire la vérité qu'on sait à des personnes de connaissance bienveillantes et dignes de confiance, ou, plus précisément, à des amis raisonnables. [...] Ainsi, la persécution donne naissance à une technique d'écriture particulière, et par là à un type particulier de littérature, où la vérité sur tous les points d'importance est présentée exclusivement entre les lignes

Leo Strauss

Mikhaïl Bakhtine, Valentin Volochinov et Pavel Medvedev dans les contextes européen et russe. C'est sous un titre résolument programmatique que nous avons souhaité dresser le bilan des quarante années écoulées depuis que les œuvres de Mikhaïl Bakhtine (1895-1975) ont fait irruption dans le champ de la critique (française), bouleversant certains cadres de pensée en théorie de la littérature, en linguistique, en histoire, en psychologie, en sociologie, en anthropologie, etc.

Rappeler d'entrée de jeu les noms de Valentin Volochinov (1895-1936) et Pavel Medvedev (1891-1938) aux côtés de celui de

Mikhaïl Bakhtine, dont ils furent à la fois les amis et les collaborateurs, est une manière de revenir sur l'ambiguïté du collectif – par trop dépersonnalisant – des « Écrits du Cercle » ; une étiquette sous laquelle trois livres et des articles des deux auteurs ont été rassemblés au début des années soixante-dix (1973) avant de se voir attribués, en tout ou en partie, à Bakhtine. Car « du Cercle » – qui cohabite, surtout dans d'autres langues, avec « apocryphes » ou « deutérocanoniques » – en est venu à signifier « de Bakhtine », comme si ces écrits avaient eu besoin de la caution du « maître » pour pouvoir sortir à leur tour de l'oubli, profitant de l'euphorie éditoriale qui accompagna la publication des premiers travaux de celui-ci. On sait pourtant depuis longtemps qu'ils n'en avaient nullement besoin et leurs recherches ont été reconnues à leur juste valeur. Rien d'étonnant, dès lors, à ce qu'ils aient servi à l'élaboration d'autres travaux de grande envergure, qu'il s'agisse de *l'Histoire de la psychanalyse en France* (1992-1994) d'Élisabeth Roudinesco, qui, comme le rappela Jean Peytard, utilisa *Le freudisme* de Volochinov, notamment son appareil critique fort bien documenté, pour élaborer son chapitre « Marxisme, psychologie, psychanalyse¹ » ; ou de l'incontournable *Russian Formalism. History – Doctrine* (1955) de Victor Erlich, qui cite abondamment *La méthode formelle dans la science de la littérature* de Medvedev.

Le débat au sujet de cette paternité partagée – débat qui n'est pas étranger aux réceptions nationales, voire personnelles de Bakhtine – n'a pu être tranché de manière définitive, et on en percevra l'écho dans plusieurs contributions. Depuis cette polémique créée et nourrie par la critique autour d'écrits non polémiques², nul ne

1. J. Peytard, *Mikhaïl Bakhtine. Dialogisme et analyse du discours*, Paris, Bertrand-Lacoste, 1995, p. 26.

2. En 1981, Tzvetan Todorov prit position sur le sujet dans des termes pseudo-juridiques qui ont fait école. Il présenta le débat comme une « affaire », mentionna « différents témoignages », alléguait qu'il n'avait « aucune information nouvelle à verser à ce dossier », puis qualifia les textes de « polémiques et critiques » et même « d'exécutions ». Tous ces éléments visaient à juger le « comportement global de Bakhtine selon qu'il a écrit ces textes ou a seulement inspiré la théorie du langage qui s'y exprime » (Voir T. Todorov, *Mikhaïl Bakhtine. Le principe dialogique* suivi de *Écrits du Cercle de Bakhtine*, Paris, Seuil, 1981, p. 16-24). Il a fallu attendre plus de vingt ans pour que les qualificatifs soient remis en question. En 1995, présentant *La méthode formelle dans la science de la littérature* dont il n'existait toujours pas de traduction française, Peytard écrivit : « *La méthode formelle*, en prolongement et en complémentarité de *C.M.F.* [« Le problème du contenu, du matériau et de la forme dans

peut parler des travaux de Volochinov et de Medvedev sans se voir obligé de prendre position à leur sujet, fût-ce au moment de citer leurs ouvrages, parfois traduits et publiés sous le nom de Bakhtine.

Pour ma part, reprenant la « trouvaille » de Jean Peytard, je préférerai parler dans ces lignes préliminaires du « Cercle Bakhtine, Medvedev, Volochinov », abrégé en « Cercle B.M.V. », qui désigne « le travail partagé communautairement et ses œuvres³ ». Préservant l'intégrité de chacun des auteurs, cette solution présente l'avantage de ne pas rompre l'unité thématique et méthodologique, mieux l'*architectonique* d'un travail effectué d'abord collectivement, ce qui était le propre des « Cercles » (*Kreis*) qui réunirent – à Moscou, à Prague, à Saint-Petersbourg, à Nevel, à Vitebsk, etc. – des chercheurs soucieux de travailler ensemble, notamment dans les domaines linguistique et littéraire. Dans le cas qui nous occupe, il est vrai que, dès la fin des années 1930, celui-ci se referma sur Bakhtine, qui survivra seul à ses amis, mais n'aura publié qu'un livre, *Problemy tvorčestva Dostojevskogo* (1929) [Problèmes de l'œuvre de Dostoïevski], jusqu'à sa tardive redécouverte, puis, réhabilitation, au milieu des années 1960. Seule certitude : les recherches menées dans les Archives Bakhtine, une lecture d'ensemble des travaux des années 1920 du « Cercle B.M.V. », en ce inclus *Pour une philosophie de l'acte* du jeune Bakhtine, et nombre des travaux préparatoires de ce dernier sont venus corroborer – non, démentir – l'unité et l'intégrité évoquées ici. Et Irina Popova en apporte un exemple édifiant dans sa contribution sur Rabelais, sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir.

l'œuvre littéraire »], est un ouvrage à l'opposé de tout dogmatisme. Il n'est pas plus polémique que peut l'être une œuvre de René Descartes dans son *Discours de la méthode*, ou d'un Michel Foucault dans *Les mots et les choses* (J. Peytard, *Mikhaïl Bakhtine...*, *op. cit.*, p. 53). La dénégation et les exemples en disent long, me semble-t-il, sur les possibles « effets de lecture » todoroviens dont Jean Peytard dut se libérer pour avoir accès au texte. En ce sens Todorov avait raison, même si ce ne sont pas les titres seuls qui induisent des effets de lecture, mais aussi les commentaires qui accompagnent, qui devancent même parfois les ouvrages. Et l'on ne peut oublier que c'est ainsi que Bakhtine fit son entrée en France, les commentaires de Julia Kristeva, puis la monographie de Todorov précédant de loin la publication des textes originaux.

3. J. Peytard, *Mikhaïl Bakhtine...*, *op. cit.*, p. 21. Peytard parle de « groupe », dénomination à laquelle je préfère celle de « Cercle » plus en phase, me semble-t-il, avec la terminologie et l'esprit de l'époque.

Spécifier, finalement, « dans les contextes européen et russe » – ou encore, « en contexte » – est une manière de faire enfin droit à ce qui, en toute logique, aurait dû être la première tâche de la compréhension.

Dans un premier temps, la tâche consiste à comprendre l'œuvre comme la comprenait l'auteur lui-même, à l'intérieur des limites de la compréhension qui lui était propre. S'en acquitter est difficile et nécessite généralement le recours à un matériau considérable.

Dans un deuxième temps, la tâche consiste à tirer parti de l'exotopie temporelle et culturelle – inclure l'œuvre dans son contexte à soi (étranger à l'auteur)⁴.

Si la Russie était une évidence – malheureusement trop souvent accessible aux seuls slavistes ou russophones malgré les efforts déployés par quelques « passeurs de culture », l'Allemagne, cet Autre européen ou occidental, devait finir par s'imposer aux critiques comme interlocuteur principal et privilégié, comme déjà elle s'était imposée aux Russes des années 1920-1930⁵. Il fallait, il faut, il faudra apprendre à entendre, apprendre à écouter ces voix germanophones, mais pas toujours allemandes, vu qu'on dénombre parmi elles celles de penseurs autrichiens ou suisses. Ainsi, au nom bien connu du grand romaniste autrichien Leo Spitzer, ou de ceux trop peu considérés quoique non moins célèbres de Husserl, Dilthey, Wölfflin, Walzel..., devront venir s'ajouter ceux de théoriciens ou d'artistes moins connus de la critique (littéraire), notamment ceux qui ont fréquenté le cercle du peintre Hans von Marées, que Medvedev rassembla dans *La méthode formelle* sous l'étiquette déconcertante – pour le lecteur d'aujourd'hui – de « formalisme ouest-européen » ou « d'Europe occidentale » ; des hommes dont Bakhtine avait, pour sa part, rassemblés les travaux

4. M. Bakhtine, « Les carnets de notes 1970-1971 », *Esthétique de la création verbale* (trad. A. Aucouturier), Paris, Gallimard, 1984, p. 365.

5. Voir la transcription d'un manuscrit inédit d'une conférence de Semjon Frank, vraisemblablement rédigé en 1928, et édité récemment : « Die russische Geistesart in ihrer Beziehung zur deutschen » [1928] (éd., introd. N. Plotnikov), *Issledovanija po istorii russkoj mysli* [Études sur l'histoire de la pensée russe], 4, 2000, p. 129-164.

dès 1924 sous le nom tout aussi peu familier d'« esthétique expressive⁶ ».

Le contexte d'écriture de ces travaux – non seulement en termes épistémologiques et scientifiques, mais aussi historiques et politiques, l'idée du travail partagé communautairement sont indubitablement des éléments dont il va falloir tenir compte à l'heure où un bouleversement se dessine dans la réception occidentale de Bakhtine, puisque celui que Michael Holquist s'accorda à reconnaître comme « l'un des plus grands penseurs du XX^e siècle⁷ » et Tzvetan Todorov comme le plus important penseur soviétique dans le domaine des sciences humaines et le plus grand théoricien de la littérature au XX^e siècle⁸ » s'est vu accusé, tant au sein de la critique anglo-saxonne que francophone... de plagiat. Et l'accusation a déjà fait tache d'huile, pour s'étendre aux travaux de Volochinov⁹.

Les premières lectures des travaux du « Cercle B.M.V. » qui ont largement privilégié la seconde tâche de la compréhension, la sous-estimation de la dimension idéologique du travail de passeur dont nous sommes redevables aux exilés bulgares et russes – également introducteurs des Formalistes russes ; la réception du travail de Bakhtine, en termes d'*hapax*, et non comme « maillon dans la chaîne de l'échange verbal », qui, « semblable à la monade de Leibniz, reflète le processus verbal, les énoncés d'autrui et, surtout les

6. Voir B. Vauthier, « Mikhaïl Bakhtine et Pavel Medvedev face aux formalismes russe et ouest-européen », *L'esprit créateur. Forms of Formalism*, 2008 [à paraître].

7. M. Holquist, *The Dialogic Imagination : Four Essays by M.M. Bakhtin*, cité par P. De Man, « Dialogue and Dialogism », *Poetics Today*, vol. 4, n. 1, 1983, p. 99.

8. T. Todorov, *Mikhaïl Bakhtine...*, *op. cit.*, p. 7.

9. Voir B. Poole, « Bakhtin and Cassirer : The Philosophical Origins of Bakhtin's Carnival Messianism », *South Atlantic Quarterly*, Durham, vol. 97, 3-4, Summer / Fall 1998, p. 537-577; « From phenomenology to dialogue : Max Scheler's phenomenological tradition and Mikhaïl Bakhtin's development from "Toward a philosophy of the act" to his study of Dostoevsky », in *Bakhtin and Cultural Theory* (éds. Ken Hirschkop & David Shepherd), Manchester, Manchester UP, 2001 revue et augm. (1^e éd. 1989), p. 109-135; C. Bota & J.-P. Bronckart, « Voloshinov et Bakhtine : deux approches radicalement opposées des genres de textes et de leur statut », *Linguistique des genres. Le programme de Bakhtine et ses perspectives contemporaines* (éds. S. Bouquet & S. Vieira de Camargo Grillo), *Linx*, 56, 2007 [à paraître].

*maillons antérieurs*¹⁰ » ont créé un terreau propice à cette accusation, fruit d'un regard insolite et inattendu porté sur le travail de ceux qui n'ont cessé de s'interroger sur la dimension sociale de la conscience (le dialogisme), la présence et l'influence du mot d'autrui sur la parole propre, le discours rapporté, la polyphonie, etc. Phénomènes – et la liste est loin d'être exhaustive – que nous rapprocherons de ce que Michel Schneider a joliment cerné en parlant de « pensée plagiaire ». Le psychanalyste entendait désigner par là non pas « un procédé – malhonnête – d'écriture », « ce que les tribunaux caractérisent ainsi (le plagiat, si l'on veut, sans guillemets) », mais « l'inappartenance foncière du langage », soit

toute une série de questions concernant le sujet de la pensée et de l'écriture : qui pense ce qui se pense dans une relation à deux ? Qui parle quand l'un dit ? Qui écrit, l'auteur ou l'autre ? Comme pour ces deux mots, l'un n'est-il que l'anagramme de l'autre¹¹ ?

Je ne prétends pas répondre ici à ces questions et moins encore à l'énigme que soulèvent, il est vrai, certaines pratiques d'écriture du « Cercle B.M.V.¹² ». Si elles sont très probablement indissociables d'un contexte particulier d'écriture que l'on peut qualifier de « persécution » avec Leo Strauss¹³, elles renvoient aussi à la problématique beaucoup plus complexe du *devenir auteur*, de ce qui fait l'*autorité* – l'*autoritativité* – d'un auteur¹⁴. Elles renvoient encore et surtout au « processus du devenir idéologique de la conscience individuelle », aux « variations sur le thème de la parole d'autrui [...] dans le domaine spécialisé des sciences » ; en définitive, à ce qui caractérise les procédés d'enchâssement de la « *parole intérieurement persuasive* », une parole qui « dans le courant de notre conscience [...] est ordinairement mi-“nôtre”, mi-“étrangère” ».

10. M. Bakhtine, « Le problème des genres du discours », *Esthétique de la création verbale*, *op. cit.*, p. 301 [Nous soulignons].

11. M. Schneider, *Voleurs de mots. Essai sur le plagiat, la psychanalyse et la pensée*, Paris, Gallimard, 1985, p. 31.

12. Je me permets de renvoyer à un article dans lequel je développe cette problématique : B. Vauthier, « Parole autoritaire ou parole intérieurement persuasive ? Théorie et pratique des “influences” dans l'œuvre du Cercle dit “de Bakhtine” », *Actes du Colloque Influences et Confluences*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté [à paraître].

13. Voir L. Strauss, « La persécution et l'art d'écrire suivi de Un art d'écrire oublié » (trad., prés. N. Ruwet), *Poétique*, 38, 1979, p. 229-253.

14. Voir P. Audi, *L'autorité de la pensée*, Paris, PUF, 1997.

Il s'agit, avant tout, de tous les cas de la puissante influence de la parole d'autrui sur un auteur donné. La révélation de ces influences revient justement à la découverte de cette existence semi-cachée de la vie d'une parole « étrangère » dans le nouveau contexte de cet auteur. *S'il y a influence profonde et féconde, il n'y a point imitation extérieure, simple reproduction, mais évolution créatrice ultérieure de la parole « étrangère » (plus exactement : semi-« étrangère ») dans un contexte nouveau, et dans des conditions nouvelles*¹⁵.

Les conditions matérielles pour lire les travaux du « Cercle B.M.V. » dans leur intégrité et leur unité sont très largement réunies aujourd'hui ; on peut espérer qu'elles permettront au moins aux critiques de lever ce grave malentendu, au mieux de le battre en brèche.

Pour une philosophie de l'acte, « pierre de Rosette de tout ce que [Bakhtine] entreprendra par la suite¹⁶ », est disponible en français depuis 2003. Le court article et premier texte connu de Bakhtine « Art et responsabilité » (1919) ainsi que *La méthode formelle dans la science de la littérature. Introduction à une poétique sociologique* de Pavel Medvedev (1928) sont parus en 2008¹⁷, ce qui ne met pas seulement un terme aux décennies de retard sur les autres traductions occidentales, mais ouvre aussi des pistes de réflexion sur le fond dialogique germanophone et la question de la responsabilité. On attend la traduction revisitée de *Le marxisme et la philosophie du langage* de Volochinov, qui promet de se faire en dehors du cadre saussurien et de la théorie de l'énonciation de Benveniste qui avaient guidé et égaré Yaguello dans sa traduction ; et ce, sans rien dire des travaux toujours plus nombreux qui sont venus fissurer le visage

15. M. Bakhtine, « Du discours romanesque », *Esthétique et théorie de la création verbale* (trad. D. Olivier), Paris [Gallimard, 1978], Tel, 1994, p. 165-166 [Nous soulignons].

16. K. Clark & M. Holquist, « Les Cercles de Bakhtine », *Esprit*, 91-92, juillet-août 1984, p. 123.

17. M. Bakhtine, « Art et responsabilité » (trad. P. Sériot), *Cahiers de l'ILSL, Langage et pensée : Union Soviétique années 1920-1930* (éds. P. Sériot & J. Friedrich), 24, 2008, p. 281-283 ; P. Medvedev, *La méthode formelle en littérature* (éds., trad. B. Vauthier & R. Comtet ; postface Y. Medvedev), Toulouse, PUM, 2008.

monolithique du formalisme russe, dont les voix – mineures ? – ont fourni de nombreux contrepoints au « Cercle B.M.V.¹⁸ ».

C'est le cas, par exemple, de « Les problèmes formels dans la science littéraire russe » de Viktor Jirmounski, traduction inédite en français d'un long article – le premier sur le sujet publié à l'époque (1925) dans une langue occidentale (allemand) – que le lecteur trouvera véritablement *au cœur* de ce volume, dont l'arrangement peut évoquer le caractère organique de l'œuvre et la pensée du « Cercle B.M.V. », sa *construction architectonique*. Cette synthèse richement documentée sur les recherches menées en Russie jusqu'en 1924 dans le champ de la théorie de la littérature – en particulier par les formalistes dont la *théorie littéraire*¹⁹ éclipsa d'autres propositions concurrentes, que ce soit celle du cercle moscovite (voir Depretto), celle du « Cercle B.M.V. » (voir Aumüller), ou encore, celle de Jirmounski lui-même – n'est pas seulement l'occasion de découvrir une partie du travail mené à bien par celui que Roger Comtet, traducteur en français de ce texte et principal exégète francophone d'une œuvre si mal connue, n'a pas hésité à présenter comme « l'annaliste du formalisme », « résultat le plus tangible de son compagnonnage avec ce mouvement ».

L'article de Jirmounski et la présentation de Roger Comtet qui l'accompagne – « Viktor Jirmounski et le formalisme russe » – illustrent également de manière paradigmatique la complicité germano-russe esquissée plus haut ; une complicité que Jirmounski établit d'abord en parallèle avec la théorie littéraire russe, puis contre elle, en multipliant les contacts avec les esthétiques allemands, notamment et surtout les héritiers de Wilhelm Dilthey, tels Wöllflin ou Walzel. Les points de contact entre le travail de Jirmounski et celui effectué à la même époque par le « Cercle

18. Le lecteur trouvera plusieurs références à ces travaux dans les contributions de Roger Comtet et de Catherine Depretto.

19. Nous renvoyons à la distinction tracée par Antoine Compagnon entre « théorie de la littérature » et « théorie littéraire ». La première est « comprise comme une branche de la littérature générale et comparée : elle désigne la réflexion sur les conditions de la littérature, de la critique littéraire et l'histoire littéraire ; c'est la critique de la critique ou la métacritique ». La seconde est « plus oppositionnelle et se présente davantage comme une critique de l'idéologie, y compris celle de la théorie de la littérature [...]. La *théorie littéraire s'identifie aussi au formalisme*, depuis les formalistes russes du début du XX^e siècle, marqués en effet par le marxisme » (A. Compagnon, *Le démon de la théorie. Littérature et sens commun*, Paris, Seuil, 1998, p. 23 [Nous soulignons]).

B.M.V. » sont troublants : articulation métaphore / métonymie, organicité de l'œuvre poétique, modèle évolutif de l'histoire littéraire, vision du monde, relativisation de la place occupée par les formalistes, attirance pour l'esthétique née dans le sillage de la *Geistesgeschichtliche Schule* de Dilthey... Autant d'éléments qui ouvrent des pistes nouvelles sur le « fond dialogique » des travaux du « Cercle B.M.V.²⁰ ». Un fond qui affleure dans le travail d'Irina Popova « Le “carnaval lexical” de François Rabelais. Le livre de M.M. Bakhtine dans le contexte des discussions méthodologiques franco-allemandes des années 1910-1920 », dont Catherine Depretto, qui avait eu la chance de le lire dans la version originale russe, n'hésite pas à cerner l'originalité en ces termes :

en rétablissant le contexte scientifique initial du *Rabelais* – la querelle franco-allemande et le débat Lefranc-Spitzer, Irina Popova a profondément modifié la signification de ce travail et montré son lien avec le grand problème bakhtinien de la représentation du discours d'autrui.

Mais avant de voir pourquoi Rabelais ne se trouve pas là où on l'attendait – il est pourtant bien présent dans ce volume, tout comme l'est Dostoïevski ; avant de s'arrêter sur la querelle franco-allemande et de revenir sur celui qui l'a, en quelque sorte, rendue possible – Jirmounski, avec ses traductions de l'école de linguistique allemande, il est temps de dire quelques mots du dialogue que nous avons cherché à mettre en place dans ce volume, notamment en vue de dépasser les écueils liés à la première phase de réception des écrits du « Cercle B.M.V. », dont l'arrête la plus visible aujourd'hui est l'accusation de plagiaire qui plane, menaçante, sur le « Cercle B.M.V. ». Menaçante car, comme le rappelle Schneider,

à l'époque moderne qui met en valeur et parfois exacerbe l'individualité et l'unicité des œuvres de l'imagination, il n'est de pire attribut que celui de plagiaire, accolé au nom d'un écrivain. Les deux mots s'opposent : ce n'est pas un écrivain, c'est un plagiaire. S'avouer plagiaire comme le faisait Montaigne n'est plus

20. Voir « La poétique sociologique de Pavel Nikolaevič Medvedev. Première contribution du “Cercle de Bakhtine” à une tentative d’“éclairage réciproque des connaissances et des arts” », Introduction à P. Medvedev, *La méthode formelle*, op. cit., p. 6-70.

possible, c'est reconnaître une insuffisance de son imagination, un défaut de sa propre pensée, une lacune dans sa créativité²¹.

Nous avons pensé qu'une manière – peut-être la meilleure – d'essayer de dépasser, voire de résoudre certaines difficultés évoquées jusqu'ici et qui renvoient à ce qui fait aussi la spécificité du travail du « Cercle B.M.V. » (la paternité des écrits, le contexte d'écriture, le travail collectif, le fond dialogique, les phases inversées de compréhension / réception) était de réunir au sein d'un même ouvrage les voix de chercheurs issus de différents horizons intellectuels et géographiques, celles de « passeurs de culture » aussi, qui, chacun à leur manière, ont dessiné les chemins de traverse d'un autre accès au « Cercle B.M.V. ». Dresser le bilan de ce qui a été fait ; établir un état des lieux de ce qui reste à faire ; indiquer, le cas échéant, les perspectives qu'offre aujourd'hui encore le « Cercle B.M.V. » ; tels étaient les objectifs que nous nous étions fixés afin de nous acquitter de ce premier temps de la compréhension, qui « nécessite généralement le recours à un matériau considérable ». Au lecteur de dire s'ils ont été atteints.

Revue de « slavistique », *Slavica Occitania* qui se veut délibérément « comparatiste et pluridisciplinaire », qui cherche à faire cohabiter le « monde slave avec l'extérieur », qui est ouverte aussi bien à des linguistes et des littéraires qu'à des spécialistes – français et étrangers – des sciences humaines répondait mieux que nulle autre à ces conditions et semblait même taillée sur mesure pour accueillir un numéro monographique sur le « Cercle B.M.V. », dont les travaux sont inscrits aux frontières de plusieurs pays et de plusieurs disciplines : la linguistique, la littérature, l'histoire, la sociologie, la psychologie, etc. Celles-là mêmes qui commencèrent à s'émanciper de la philosophie au tournant du XX^e siècle pour se constituer progressivement comme sciences humaines – sciences de l'esprit – indépendantes et autonomes, ce qui n'en facilite pas, hélas, l'accès au chercheur *uni-disciplinaire* d'aujourd'hui.

C'est sur la base d'une « dominante » – pour le dire avec un terme du philosophe allemand Broder Christiansen, récupéré tant par les formalistes de l'OPOÏAZ que par le « Cercle B.M.V. », que nous avons regroupé, puis distribué en trois volets (I. Philosophie et sciences humaines, II. Esthétique de l'art verbal ou poétique, III. *Méta*-linguistique) les contributions des dix-huit collaborateurs –

21. M. Schneider, *Voleurs de mots...*, *op. cit.*, p. 48.

dix-neuf si l'on compte l'article de Viktor Jirmounski – qui ont répondu favorablement à cette invitation-commémoration.

Dans une optique toute bakhtinienne, nous nous sommes contentée de rapprocher les contributions dans l'idée de voir se produire « l'étincelle électrique qui ne jaillit que lors du contact de deux pôles opposés²² ». Et quoique l'exercice puisse être périlleux, c'est donc sur ce mode que nous les présenterons, ce qui nous amènera à effacer le côté par trop rigide des frontières qui pourraient exister entre les pans thématiques.

Observons pour commencer que la légère inégalité de répartition des contributions (huit dans le volet « Philosophie et sciences humaines », cinq en « Esthétique de l'art verbal » et six dans le domaine « de la / des Linguistique /s ») reflète tant l'évolution de la réception des travaux du « Cercle B.M.V. », qui a partie liée avec l'histoire inversée des traductions²³, que l'inégal intérêt que leurs œuvres suscitent encore dans les différents champs de la connaissance. De la fin des années soixante (1967-1968) au milieu des années soixante-dix (1975) avec un pic en 1970, c'est, en effet, le théoricien de la littérature – le poéticien – que le public francophone a d'abord découvert, de la main de Kristeva (fragments sur « le discours romanesque » et sur « le roman et l'épopée » publiés dans des revues ; suivis du *Dostoïevski* et du *Rabelais*, et de la première compilation d'articles de caractère littéraire). La fin des années 1970 et le début des années 1980 ont vu l'arrivée sur le marché francophone de *Le marxisme et la philosophie du langage* (1977) et *Le freudisme* (1980) de Volochinov. Le premier, traduit par Marina Yaguello et préfacé par Roman Jakobson, a aussitôt retenu l'attention des linguistes – d'obédience marxiste ou saussurienne, puis des sociolinguistes et des analystes du discours. Le second, par contre, passé sous silence par Kristeva dans sa brève présentation du « Cercle B.M.V. », a eu un accueil plus confidentiel²⁴. Finale-

22. M. Bakhtine (V.N. Volochinov), *Le marxisme et la philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, Paris, Minuit, 1977, p. 147.

23. Voir « Relevé des principaux écrits de Bakhtine, Medvedev, Vološinov », in P. Medvedev, *La méthode formelle...*, *op. cit.*, p. 71-76.

24. Julia Kristeva mentionne brièvement le travail effectué par Volochinov et Medvedev dans « Une poétique ruinée », la préface qui accompagne la traduction française de *La poétique de Dostoïevski* que l'on doit à I. Kolitcheff (Paris [Seuil, 1970], Points essais, 1998, p. 23). Dans la note en bas de page qui renvoie aux travaux de Volochinov, seuls sont cités l'article de 1926 « Le mot dans la vie et le mot dans la poésie » – présenté comme une étude sur

ment, ce n'est qu'au cours des vingt dernières années, et avec un retard particulièrement marqué en français, que les critiques ont découvert le versant anthropologique de la philosophie de jeunesse de Bakhtine au travers de *K filosofii postupka* (*Pour une philosophie de l'acte* [éthique]), publié en russe en 1986, mais traduit en français en 2003, soit avec près de dix ans de retard sur les traductions anglaise, italienne et espagnole. Entre temps, les deux événements marquants de la critique francophone furent la traduction d'*Esthétique de la création verbale* (1984), seconde compilation d'écrits bakhtiniens de caractère très divers (linguistique, littéraire, philosophique, etc.), précédés, trois ans plus tôt, de la synthèse de Todorov, *Mikhaïl Bakhtine. Le principe dialogique* (publiée avec trois articles de Volochinov, sous le titre *Écrits du Cercle*), rapidement devenue « passage obligé » pour le lecteur francophone désireux d'« explorer le continent bakhtinien²⁵ ».

Si l'on met ces informations en regard des contributions réunies ici, il n'est peut-être pas tout à fait exagéré de dire que l'apport du « Cercle B.M.V. » à la théorie de la littérature est en grande partie resté lettre morte ou n'interpelle plus qu'assez peu, du moins en France. Cela n'a rien pour surprendre, en l'absence de *La méthode formelle* de Medvedev ; en raison du peu d'intérêt des littéraires pour les textes de 1924, en ce inclus « L'auteur et le héros dans le processus esthétique », pourtant mine de réflexion sur le roman, l'autobiographie, etc ; ou encore, du fait de la prégnance de la

Dostoïevski – et *Le marxisme et la philosophie sur le langage*. Pas un mot sur « Au-delà du social. Essai sur le freudisme » ou *Le freudisme*, respectivement parus en 1925 et 1927. Est-ce cela qui permit à Kristeva d'affirmer, juste après avoir mentionné les travaux de Volochinov et Medvedev : « [...] ces postulats d'une ration piégée par la représentation ne faisaient aucun doute pour la poétique. Étaient-ils franchissables à une époque où la percée freudienne n'était pas assumée par la théorie du langage [...] ? » (J. Kristeva, « Une poétique ruinée », *op. cit.*, p. 9). Nous ignorons la réponse. Dans sa contribution, Bubnova suggère que « la mentalité théorisante de l'époque, proche des concepts du formalisme et du structuralisme, assimila avec une plus grande facilité les structures relationnelles que le psychologisme "daté" (voir la préface de Kristeva à *La poétique de Dostoïevski*) d'un obscur auteur russe ». De fait, on ne peut exclure que la présence du terme « conscience » dans les travaux du Cercle entendu et compris par Kristeva dans un *contexte* psychologique, mieux psychanalytique – et non, phénoménologique – l'ait même amenée à y voir un « vocabulaire psychologisant, ou plutôt sourdement influencé par la théologie » (Art. cit., p. 15)

25. J. Peytard, *Mikhaïl Bakhtine...*, *op. cit.*, p. 17.

lecture todorovienne d'un soi-disant romantisme bakhtinien²⁶. Quant aux travaux canoniques de Bakhtine – qu'il s'agisse du *Dostoïevski*, du *Rabelais*, ou de ses études poétiques ou historiques sur le roman, trop systématiquement lus de manière isolée et indépendamment d'une perspective esthétique (entendons, philosophique) d'ensemble, ils ont souvent été ramenés à quelques concepts : roman polyphonique, carnaval, culture populaire, rébellion, pour les premiers ; chronotope, roman d'apprentissage, idylle, etc., pour les autres. Les psycholinguistes et les linguistes, par contre, notamment l'école française d'analyse du discours, et nous aurons l'occasion de le voir ici, ont réellement su tirer parti de l'héritage du « Cercle B.M.V. », que ce soit, au départ de *Le marxisme et la philosophie du langage*, de *La poétique de Dostoïevski* ou, plus récemment, de l'article de Bakhtine des années 1950 sur « Les genres du discours²⁷ ». Enfin, c'est incontestablement *Pour une philosophie de l'acte* et « L'auteur et le héros dans le processus esthétique » de Bakhtine ainsi que les écrits – tant linguistiques que psychologiques – de Volochinov, parfois mis en regard du travail effectué à la même époque par des linguistes (Iakoubinski), des psychologues (Vygotski) ou tout simplement en psychanalyse, qui recommencent à retenir l'attention des critiques, notamment en sciences humaines (voir Aucouturier, Tchougounnikov, Bertau).

Bien que celle-ci ne reflète pas la *tonalité* du volume, nous avons pris le parti de l'ouvrir par la contribution – *harmonique* – quelque peu désabusée de Tatiana Bubnova, traductrice de tous les écrits du « Cercle B.M.V. » parus en espagnol depuis le début des années 1980, et partant fine connaisseuse non seulement des œuvres, mais aussi des temps forts de leur réception en Russie, en Espagne et en Amérique latine, ou encore dans le domaine francophone. Ce qui explique en partie cela. La perspective rétro-prospective qu'elle adopte dans son « autre itinéraire bakhtinien » présente l'avantage de pointer toute une série de questions qui, de fait, seront abordées et développées ailleurs. Citons, sans souci d'exhaustivité, les problèmes herméneutiques que soulèvent les concepts de polyphonie,

26. Voir B. Vauthier, « Bakhtine, lecteur de Goethe ou des ambiguïtés de la réception française (Todorov, Genette, Schaeffer, Rastier) d'un soi-disant romantisme bakhtinien », *Die Romantik : ein europäischer Gründungsmythos*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2008 [à paraître].

27. Voir le numéro spécial *Linguistique des genres. Le programme de Bakhtine et ses perspectives contemporaines* (éds. S. Bouquet & S. Vieira de Camargo Grillo), *Linx*, 56, 2007 [à paraître].

dialogisme, voire intertextualité (Bres & Rosier) ; la question des influences ou des sources reformulée en termes de plagiat, en raison, notamment, de l'absence de contextualisation (Popova) ; le parallèle (suggestif) que l'on peut tracer entre les contextes oppresseurs qui ont jalonné et l'histoire du XX^e siècle et la vie de l'auteur (Gardiner, Popova), ou encore la question de l'altérité posée en termes éthique et esthétique (Ponzio, Gardiner) et celle de la responsabilité, de « l'absence d'alibi dans l'être » (Gardiner, Haardt).

En écho à l'observation sur la déformation de certains concepts bakhtiniens, tels le dialogisme, et tout à la fois pour faire pendant à cette première contribution, le volume se referme sur la contribution franco-belge de Jacques Bres et Laurence Rosier au titre si bakhtinien : « Réfractions : *polyphonie* et *dialogisme* : deux exemples de reconfigurations théoriques dans les sciences du langage francophones ». Les deux linguistes – analystes du discours – se centrent sur deux concepts clés de l'héritage bakhtinien : la polyphonie, le dialogisme et, une fois retracées les grandes étapes de leur réception au sein de la critique (littéraire et linguistique) francophone, ils essaient de voir comment ces concepts se sont réfractés et ont « essaimé ensuite dans des directions différentes, voire opposées ». Plutôt que de s'en tenir aux deux phases de la compréhension évoquées ci-dessus, les auteurs défendent, avec des arguments convaincants, la légitimité d'une circulation des concepts qui n'irait pas de pair avec une dilution conceptuelle. L'apparente trahison peut alors être interprétée en termes d'infidélité traductologique (il pourrait en aller ainsi du passage du *dialogisme* de Bakhtine à l'*intertextualité* de Kristeva) ou expliquée comme un acte d'appropriation et de recontextualisation. L'infidélité peut aussi renvoyer à ce que nos auteurs appellent une « bakhtinisation de l'analyse du discours », étiquette qui tendrait à gommer les « ancrages historiques très différents » qui se cachent derrière la généralisation grossière du diagnostic. Les travaux sur la polyphonie et le dialogisme d'Oswald Ducrot et de Jacqueline Authier-Revuz sont alors analysés de manière minutieuse sur le long terme (respectivement 1980-1989, 1978-1995) et viennent illustrer tout ce qui sépare la « très libre inspiration » de Ducrot, mise au service de sa « propre théorie polyphonique de l'énonciation », du « regard éloigné » d'Authier-Revuz, qui défend la nécessité d'une « lecture productive » de Bakhtine mais sans chercher à le désintégrer ni à se l'approprier.

Si le dialogisme est envisagé par Bres et Rosier sous l'angle de ses *réfractions* dans les sciences du langage, Michael E. Gardiner –

auteur de plusieurs ouvrages en langue anglaise sur Bakhtine et la théorie sociale dialogique – aborde cette question sous un angle résolument *sociologique* et dans une optique programmatique : permettre l'émergence d'une « sociologie post-cartésienne, comprise d'après les principes du dialogisme bakhtinien ». Après avoir fait état de l'oubli dans lequel Bakhtine est maintenu en sciences sociales, et ce malgré le caractère transdisciplinaire de son travail, Gardiner suggère que la situation est due au « défi dialogique » que le Russe a lancé et lance encore aujourd'hui aux « sciences sociales » en remettant en cause les privilèges acquis du Moi cartésien, l'idée que « la conscience et l'action humaines sont le produit de forces sociales abstraites », le dualisme épistémologique et le déterminisme mécaniste promulgué par le positivisme scientifique moderne, etc. Ce sont tous ces points que, dès 1924, et notamment dans *Pour une philosophie de l'acte* et « L'auteur et le héros dans le processus esthétique », Bakhtine cherche à battre en brèche par sa *vision dialogique*. Sa critique du théorétisme, modèle épistémologique dominant à la fin du XIX^e siècle – début du XX^e siècle, fruit d'une généralisation abusive du rationalisme idéaliste ; la nécessité d'un retour à un sujet incarné, situé dans un temps et un espace uniques ; la nécessaire présence de l'autre comme autre – à la fois en tant que corps et interlocuteur, tels sont quelques-uns des temps forts du projet que Bakhtine aurait cherché à mettre en place pour contrer les effets délétères de la modernité à laquelle il ne répond toutefois ni par une fuite dans le nihilisme ni par une défense de l'irrationalisme. Même s'il existe des zones d'ombre quant aux implications sociopolitiques que peut entraîner la mise en œuvre d'un tel projet – ombres liées au contexte d'oppression de la Russie stalinienne, on peut dire que Bakhtine ouvre la voie d'un nouveau criticisme que Gardiner appelle « critique idéologique dialogique » (*dialogical ideological criticism*). Et c'est certainement là que réside l'un des apports les plus originaux et les plus stimulants de sa lecture.

Il n'est pas exclu de penser que le lecteur trouvera un certain nombre d'objections, de contre-arguments voire de bémols à cette interprétation libérale de Bakhtine dans la relecture serrée des œuvres (livres et articles) de Valentin Volochinov que nous offre Patrick Sériot, et ce même s'il ne subsume jamais le travail de celui-ci sous celui du premier. De la même manière, et quoiqu'ils ne se situent pas du tout sur le même terrain, il sera intéressant de confronter les contributions de Gardiner et de Luis Beltrán qui cherche, lui, à dégager ce qui fait la modernité, au sens esthétique du terme, de l'œuvre de Dostoïevski. Une modernité – le moder-

nisme – que Bakhtine, prisonnier de l'esthétique réaliste de son époque, n'aurait pas saisie dans toutes ses composantes.

Après avoir rappelé que le filtre principal pour lire *Le marxisme et la philosophie du langage* serait la linguistique et la philosophie allemandes (Vossler, Spitzer, W. von Humboldt, d'une part, le néo-kantisme de l'école de Marbourg, d'autre part), Patrick Sériot (dont on attend avec impatience la nouvelle traduction de *Marxisme et philosophie du langage* et à qui l'on devait *Structure et totalité*, incontournable travail inscrit « dans une réflexion sur l'Europe » qui revenait sur les origines du structuralisme) nous invite à nous replonger dans l'œuvre palimpseste de Valentin Volochinov « au départ de l'hypothèse que [celle-ci] porte la trace affaiblie et localisée des grands débats sur la Révolution française ».

Par le biais de rapprochements, de comparaisons et de parallélismes d'œuvres et d'auteurs que rien ne semblait devoir rapprocher, Sériot entend montrer que l'une des strates des textes de Volochinov serait « un conservatisme aussi opposé aux idéaux de la Révolution française et de la philosophie des Lumières » que celui des grands philosophes réactionnaires, les ultra-conservateurs contre-révolutionnaires français (Joseph de Maistre) et anglais (Edmund Burke). Outre un style de pensée, tous auraient une aversion et un ennemi communs : la philosophie des Lumières, et, en général, le rationalisme du XVIII^e siècle et sa philosophie sociale, qui aurait laissé l'individu seul, sans protection ni intermédiaires, face à l'État. Sériot développe cette hypothèse en s'appuyant sur les thèses de R. Nisbet et K. Mannheim sur l'origine de la sociologie. Ses fondateurs (Saint-Simon, Comte) et même Durkheim lu par Nisbet dans la continuité de Louis de Bonald auraient eu un « programme de réorganisation de la société pour venir à bout de l'anarchie et de la désorganisation causées par la Révolution ». Les questions qu'ils se sont posées sur l'individu, sur le groupe, sur l'État et les réponses qu'ils ont apportées se retrouveraient dans la dimension « anti-Lumières » de l'œuvre de Volochinov, ce qu'illustre Sériot au moyen d'abondantes citations tirées de ses œuvres, ainsi que de celles de Joseph de Maistre, Louis de Bonald, etc. Dans sa conclusion, et toujours afin d'étayer son propos, Sériot cite Alexandre Etkind qui a rapproché *Le marxisme et la philosophie du langage* de Volochinov de *Marxisme et questions de linguistique* de Joseph Staline dans sa récente « Histoire de la psychanalyse en Russie » [*Eros nevozmožnogo. Istorija psixooanaliza v Rossii*], y trouvant les traces d'une « utopie “parfaitement totalitaire” ». Rapprochement ultime que questionne, on le verra, Michel Aucouturier, au

départ cette fois d'une relecture de *Le freudisme*. Ici aussi, les lectures transversales (Gardiner, Sériot, Aucouturier) sont riches d'enseignements.

C'est aussi prioritairement à partir des deux textes de 1924 retenus par Gardiner qu'Alexander Haardt – auteur d'une somme sur la réception de Husserl en Russie, traducteur en allemand de textes inédits de son disciple russe Gustav Chpet, et spécialiste de la phénoménologie, de l'herméneutique et de l'histoire des idées russe et allemande – souhaite revenir sur les concepts de dialogue et de responsabilité. Par le biais d'un « dialogue imaginaire entre Bakhtine et Levinas », auteurs qui font partie du mouvement phénoménologique au sens large, il tente de montrer pourquoi « répondre de quelque chose, c'est répondre à quelqu'un ». Dans le cas de Bakhtine, il s'agira de comprendre pourquoi la « responsabilité de l'individu pour son acte est aussi liée [...] à la capacité à répondre ». Selon Haardt, cette question, qui traverse *Pour une philosophie de l'acte* et « L'auteur et le héros dans le processus esthétique » et renvoie au problème de l'intersubjectivité, ne recevra pas de réponse dans ces textes – où l'autre est encore perçu comme celui « qui me fige dans un rôle à partir des expressions de ma vie qui lui sont accessibles ». Comme Bubnova, Gardiner ou encore Sériot, mais dans une optique résolument phénoménologique, Haardt s'arrête sur les implications de la compréhension d'un être-pour-moi en tant qu'« événement un et singulier de l'être » coexistant avec une « multiplicité infinie de mondes compris comme événementiels dans lesquels vivent les infiniment nombreux individus [...] qui participent à l'être un de manière chaque fois singulière ». Pour Haardt, il faut attendre la version du Dostoïevski de 1929 pour que l'autre puisse être pensé dans sa différence et sa singularité par rapport à l'un (et non plus seulement comme « forme masquée qui cache l'inachèvement ») et qu'apparaisse l'idée d'une compréhension mutuelle. Tel est l'enseignement tiré de l'étude du roman de Dostoïevski qui se présente non pas « comme l'unité d'une seule conscience qui aurait absorbé [...] d'autres consciences, mais comme l'unité d'interactions de consciences multiples dont aucune n'est devenue complètement objet pour l'autre ».

Plutôt que d'enchaîner sur la contribution de Galin Tihanov qui se propose d'explorer un type particulier de relation à l'autre, à savoir, celle du « frère en tant qu'autre », arrêtons-nous sur Dostoïevski, qui constitue un autre fil rouge de ce volume, même s'il n'apparaît clairement que dans le titre de l'une des contributions.

Luis Beltrán a exploré depuis plus de quinze ans la poétique du « groupe B.M.V. », que ce soit au départ de la philosophie du langage de Volochinov ou du *Dostoïevski* de Bakhtine dans ses analyses du discours du personnage ; de l'opposition entre rire et sérieux, ou encore de ce que le « Cercle B.M.V. » peut apporter à la mise en œuvre d'une nouvelle histoire littéraire. Dans « Bakhtine et Dostoïevski », il s'arrête sur l'œuvre narrative de celui qui a permis à Bakhtine – et à Levinas – de répondre à la question de l'altérité. Mais Beltrán ne s'intéresse pas à la relation Bakhtine-Dostoïevski en termes philosophiques. Il se propose bien plutôt de montrer que ce que Bakhtine apprécie chez Dostoïevski, c'est son esthétique. Pour être comprise, cette idée doit toutefois être replacée sur le fond conceptuel dessiné, d'une part, par l'esthétique réaliste qui triompha durant une centaine d'années (1850-1950), d'autre part, par le modernisme, alternative esthétique du XX^e siècle. Tel serait le cadre nécessaire pour saisir les avancées – mais aussi, les limites – de la lecture bakhtinienne de Dostoïevski. En effet, si Bakhtine a essayé de comprendre une esthétique qui irait au-delà des limites du moderne (notamment par le biais de la polyphonie et du dialogisme), s'il a compris que l'œuvre de Dostoïevski incarnait une alternative au *réalisme*, il n'en serait pas moins resté prisonnier de l'horizon conceptuel du XIX^e siècle, c'est-à-dire du *réalisme*. C'est ce que révèle sa lecture de Dostoïevski – notamment de *L'idiot* et *Les frères Karamazov* – qui se centre sur le rire et occulte les dimensions tragique et hermétique signalées par le symbolisme et dans les lectures symbolistes qu'il avait rejetées. Ce faisant, le critique russe serait passé à côté de l'esthétique duelle de Dostoïevski, dont l'œuvre représenterait la forme la plus élevée du *modernisme* : un symbolisme carnavalesqué et transcendant, un symbolisme de « la réalité la plus intense ».

Bien que de manière non exclusive, c'est également Dostoïevski, ou, plus exactement, *Problemy tvorčestva Dostojevskogo* (1929) [Problèmes de l'œuvre de Dostoïevski], première édition du travail de Bakhtine sur le romancier russe (non disponible en français) qui est au centre de la réflexion de caractère méthodologique et comparatiste de Matthias Aumüller, spécialiste des relations scientifiques et de l'histoire des idées en Europe centrale et orientale et auteur d'un récent ouvrage sur les concepts de forme intérieure et de poéticité chez Potebnia, étudiés en contexte²⁸. Dans « Le Cercle de Bakhtine et la méthodologie en science de la littérature dans les années

28. Voir compte-rendu à la fin de ce volume.

1920 », Aumüller revient sur l'œuvre de Bakhtine de 1929 et tente de définir la place qu'elle occupe, d'une part, par rapport aux autres travaux des années 1920 du « Cercle B.M.V. », d'autre part, par rapport aux travaux des formalistes russes, et ce, après avoir rappelé la différence importante qu'il y a entre *méthode* et *methodologie*. La comparaison prend sa source et fait sens dans le glissement d'un Bakhtine « faisant partie de l'école formaliste » (*dixit* Todorov, en 1963 et 1973) à un Bakhtine « adversaire du formalisme » ; un glissement qu'Aumüller lie à la prise en compte du troisième texte de Bakhtine daté de 1924, à savoir « Le problème du contenu, du matériau et de la forme dans l'œuvre littéraire » et plus encore à *La méthode formelle dans la science de la littérature* de Medvedev. Selon Aumüller, les positions de Bakhtine de 1929 ne seraient pas purement et simplement rabattables sur celles de ses amis. Il aurait été plus compréhensif et moins polémique qu'eux à l'endroit des formalistes, notamment d'Engelhardt, et aurait, comme ceux-là écrit une « poétique d'auteur formelle et immanente au texte » étayée sur de nombreux exemples, et non jeté les bases d'une « poétique sociologique » plus caractéristique du travail des autres membres du Cercle. Il n'empêche, ce qui séparerait le travail de Bakhtine de celui de ses amis Volochinov et Medvedev est et reste moindre que ce qui les unit tous *methodologiquement* contre les formalistes, à savoir, un même modèle scientifique holiste et un essentialisme esthétique.

Tout comme il est stimulant de « mettre en contact » les lectures de Gardiner, Sériot et Beltrán qu'apparemment rien ne rapproche, ou celles d'Aumüller, Depretto et Comtet, qui reviennent sur des aspects méconnus du formalisme russe, une lecture contrastive des contributions de Galin Tihanov et d'Irina Popova permet également la création de voisinages surprenants, par exemple autour de Rabelais, ou de la violence et du crime.

C'est, pour ainsi dire, une « frustration », qui a poussé Galin Tihanov – auteur d'un ouvrage souvent cité sur Bakhtine et Lukács, et de nombreux travaux sur le « Cercle B.M.V. », la littérature comparée ou l'histoire des idées – à revenir sur un élément décisif de la *vie* de Bakhtine qui mettait à mal la volonté de le cerner uniquement comme *objet d'histoire intellectuelle* : la relation avec son frère Nikolai. Tihanov analyse cette relation dans le prolongement d'une réflexion de Carl Schmitt sur la fraternité posée en termes de « traumatisme de l'altérité » et révèle quelques avatars peu connus des relations non seulement humaines mais aussi intellectuelles qui unirent et séparèrent les deux hommes. Ces épisodes permettent

tout d'abord de mieux comprendre la teneur de l'attirance et du rejet de la théorie marxiste chez les deux frères dont le parcours apparaît inversé (attirance puis réserves et objections dans le cas de Bakhtine qui s'enfonce dans le silence ; opposition avec engagement dans l'Armée blanche, exil, adhésion à la gauche radicale et soutien à Staline dans le cas de Nikolai). Le second temps fort du travail réside dans l'examen de deux articles de Nikolai Bakhtine. L'un porte sur la dégénérescence du « sport en spectacle » (qui se traduit par la transformation de l'*agon* grec en *circenses* romains), l'autre sur la « traduction » et l'interprétation traductologique de la poésie. Ces travaux dont Tihanov nous présente les grandes articulations peuvent aisément être rapprochés de deux thématiques majeures de l'œuvre de Mikhaïl Bakhtine : le *carnaval* comme déni de la rampe qui sépare acteurs et spectateurs et la *polyphonie*. Les similitudes des conclusions auxquelles arrivent les deux frères dans le cas du premier article (*agon vs carnaval*), les divergences dans le second (*polyphonie restreinte vs généralisée, lyrique vs romanesque*) sont troublantes même replacées sur l'échiquier d'une formation intellectuelle et de passions communes (Nietzsche, Freidenberg, les formalistes russes, etc.) et invitent à réflexion.

Nul doute que le lecteur francophone non slavisant appréciera tout particulièrement les contributions des Russes (Popova, Alpatov) auxquels il n'a pas toujours accès pour des raisons linguistiques évidentes et dont les travaux sur le sujet qui nous occupe sont pourtant essentiels.

Au départ d'un travail minutieux dans les Archives Bakhtine, Irina Popova, philologue, spécialiste de l'œuvre de Bakhtine et l'une des commentatrices du vaste projet de publication de ses Œuvres complètes en russe [*Sobranie sočinenij*], se propose de revenir sur le contexte réel – de conception et d'écriture – « des idées philologiques ou philosophiques » de Bakhtine sur Rabelais. Comme le titre de l'article l'indique sans détour : « Le “carnaval lexical” de François Rabelais : le livre de M.M. Bakhtine dans le contexte des discussions méthodologiques franco-allemandes des années 1910-1920 », ce contexte n'est ni celui de sa réception occidentale des années 1960, ni celui de la réalité soviétique des années 1930, avec ses parades, ses processions de masse ou le langage des kolkhoziens dont on a voulu entendre l'écho dans les images carnavalesques. Dans une optique résolument bakhtinienne, Popova s'attelle alors à la reconstitution du fond dialogique (*dialogizirujuščij fon*), c'est-à-dire les « écoles et les discussions scientifiques et philosophiques actuelles d'alors auxquelles Bakhtine

essayait de répondre », démontant ainsi les idées reçues au sujet de l'histoire du livre. Popova précise tout d'abord que c'est la culture non officielle (populaire) qui aurait été le but principal et initial de cette recherche commencée très tôt (soit, dès la fin des années 1920) et non François Rabelais, auquel Bakhtine aurait explicitement dénié le statut de « héros » lors de sa soutenance de thèse (1946) lui préférant celui d'objet. (Différence de statut que Popova ne manque pas de mettre en relation avec les travaux de 1924 sur « L'auteur et le héros dans le processus esthétique ».) Or Rabelais, « objet » difficile et isolé, exige une révision, une refonte de nos conceptions, de nos goûts artistiques et idéologiques traditionnels, ainsi qu'une incursion dans les régions de l'œuvre populaire ; ou, pour le dire en deux mots (foucaaldiens), il exige d'« apprendre à penser autrement ». Au départ de notes additionnelles au Rabelais, Popova révèle ensuite que Bakhtine aurait eu l'intention d'élargir ses analyses du temps du carnaval à celui du crime et de la violence, nouvelles – et pour le moins inattendues – composantes de la crise et du changement. Enfin, et c'est certainement le point crucial de cette étude, Popova montre que le véritable fond dialogique du Rabelais – la philologue russe évite délibérément de parler de sources ou d'influences – est, comme dans le cas de *Le marxisme et la philosophie du langage* de Volochinov, l'école de Vossler, qui, outre les travaux de celui-ci, comprendrait ceux de Lorck, Lerch et surtout de Leo Spitzer... tous connus du lecteur russe des années 1920 grâce à l'important travail de traduction et de diffusion mené à bien par Viktor Jirmounski.

Ce travail dans les archives, ainsi que la reconstruction du fond dialogique apportent de nouveaux éléments pour tenter de répondre aux questions soulevées en commençant (unité du « Cercle B.M.V. », complicité germano-russe, problème des sources et des influences, etc.). On nous pardonnera, dès lors, de les dévoiler d'entrée de jeu, car nous avons peut-être là un argument décisif pour récuser l'accusation de plagiaire. Le premier a trait aux liens nouveaux qui se dessinent, et s'affirment, entre les textes du « Cercle B.M.V. » des années 1920, notamment le travail de Volochinov, et le Rabelais, une fois relus sur fond de l'école de linguistique esthétique de Vossler, dont la problématique principale était la représentation du discours d'autrui, phénomène qui sort « des limites de la linguistique stricte, il [est] donc métalinguistique ». Le second renvoie à l'apparente discrétion de Bakhtine sur certaines de ses sources, ce que d'aucuns ont interprété comme volonté

d'occultation, pour ne pas dire de tromperie ou d'appropriation indue.

Irina Popova, tout comme Tatiana Bubnova, a pris acte des accusations. Et comme elle, et afin d'éviter qu'on ne continue à tirer des conclusions hardies en méconnaissance de cause – plus exactement, de contexte – elle se charge d'en démontrer l'inanité au départ d'une anecdote et de matériaux d'archives qui révèlent au grand jour les circonstances – pathétiques – de la vie scientifique soviétique. Plus que certains silences, plus que certaines absences de références bibliographiques, c'est alors *l'obstination* avec laquelle le « Cercle B.M.V. » rappela l'existence de la linguistique de Vossler, de la philosophie de l'école de Marbourg – auxquels j'ajouterais le formalisme ouest-européen, la phénoménologie sociologique et le personalisme de Max Scheler, etc. – qui devient significative. Commentant le titre de la bibliographie fournie par Bakhtine lors de sa soutenance de thèse : « Références bibliographiques des travaux cités ou mentionnés (en références ou allusions) dans la thèse [...] », Popova attire l'attention sur « la gradation des sources » et, plus encore, sur le dernier syntagme, « trouvaille non seulement stylistique mais aussi terminologique propre aux circonstances de la vie scientifique soviétique ». Sous cette lumière, on comprendra mieux le sens de notre épigraphe straussien. Un épigraphe que nous pouvons commenter brièvement en rappelant l'observation formulée par Frydman au sujet des enjeux de l'art d'écrire de Leo Strauss :

comme l'écrivait Schleiermacher, l'herméneutique est l'inverse d'un acte de parole. En d'autres termes, pratiquer l'herméneutique revient en quelque sorte à traiter un texte *comme* rhétorique. Dès lors, qui suppose « un art d'écrire » suggère par la même un « art de lire²⁹ ».

Art d'écrire, art de lire... voilà qui nous renvoie à l'observation judicieuse formulée par Bubnova à la fin de sa contribution. À savoir, qu'on ne peut exclure que le « système » de Bakhtine soit « autoréférentiel et en partie interprétable à partir de ses propres postulats d'origine ». Une idée – d'application pour Strauss – que nous avons nous même formulée à plus d'une reprise, en suggérant, notamment, que, en bon herméneute, Bakhtine pourrait avoir

29. B. Frydman, « De l'art d'écrire à l'art de lire : le modèle straussien de l'interprétation », in *Leo Strauss : art d'écrire, politique, philosophie. Texte de 1941*, Paris, Vrin, 2001, p. 165.

pris soin de nous laisser la clé de lecture de son travail. Celle-ci pourrait se trouver dans l'exkursus qu'il consacre à la transmission et la discussion du discours et des paroles d'autrui dans les domaines extra-littéraires de la vie et de l'idéologie situé au cœur de « Du discours romanesque ». Celui-là même que nous avons cité plus haut, pour illustrer l'idée du *devenir auteur*. La polyphonie qu'il découvre dans le roman de Dostoïevski structure ainsi de manière *spéculaire* sa propre écriture.

« Saussure, Volochinov et Bakhtine » de Vladimir Alpatov, « Volochinov et Marr sur les origines du langage » d'Ekaterina Velmezova et « Alexandre Romm, lecteur du *Marxisme et la philosophie du langage* » de Catherine Depretto, nous avons là trois articles des collaborateurs russes et / ou slavistes qui font retour sur l'œuvre emblématique de Volochinov, relue dans le contexte des années 1930. On aurait pu y ajouter, moyennant certaines modulations, celle de Marie-Cécile Bertau, « Le vécu de la langue dans la forme et la voix. Une approche avec Iakoubinski et Volochinov », que nous préférons toutefois faire dialoguer avec les contributions de Michel Acoutourier et de Sergueï Tchougounnikov.

C'est de manière assez naturelle que nous avons placé la contribution de Vladimir Alpatov, auteur de plusieurs centaines d'articles portant sur la linguistique, la sociolinguistique, l'histoire des idées et de plusieurs ouvrages de linguistique dont le très récent *Vološinov, Baxtin i lingvistika* [Volochinov, Bakhtine et la linguistique] à la suite de celle de Popova, car celle-ci fait remarquer dans son article qu'en 2005 Alpatov formula – « risqua » – l'hypothèse du lien entre l'école de Vossler et Bakhtine, c'est-à-dire celle-là même qu'elle avait creusée. Et c'est aussi à *Vološinov, Baxtin i lingvistika*, non disponible en français, que renverront tour à tour Velmezova et Depretto.

Alpatov repart du rôle incontestable et incontesté joué par le *Cours de linguistique générale* de Saussure dans la linguistique du XX^e siècle, et notamment en Russie où le *Cours* circula très tôt – point sur lequel revient Depretto. Il rappelle ensuite quelques-uns des reproches ponctuels formulés au Suisse (la dichotomie « synchronie vs diachronie », l'absence d'une doctrine phonologique) pour se centrer rapidement sur les critiques globales du système que l'on doit au Russe Volochinov (auquel *Le marxisme et la philosophie du langage* est attribué en même temps qu'est reconnue la présence de certaines idées bakhtiniennes) et au Japonais Tokieda (1941).

C'est la notion de *langue* qui pose et fait problème à ces deux adversaires de Saussure. Selon Alpatov, la *langue*, au sens saussurien

du terme, n'existerait ni au sens objectif, ni au sens subjectif chez Volochinov ; ce serait une abstraction inutile. La seule réalité est le *vykazivanie* équivalent russe du terme saussurien *parole* – généralement rendu en français par énoncé ou énonciation. Ce choix traduit un refus délibéré du système saussurien. Et de fait, pour Alpatov, on peut dire en ce sens que le livre de Volochinov est anti-saussurien et anti-structuraliste. Après avoir pointé la ressemblance des objections formulées par Tokieda au départ de la tradition japonaise avant le début de son européisation – celles de Volochinov le sont au départ de Humboldt et de Vossler, Alpatov revient au Cercle de Bakhtine et plus précisément aux travaux de ce dernier écrits entre 1930 et 1950. Il souligne que ces textes ne peuvent être ramenés aux positions *maximalistes* défendues par le Cercle en 1929. Selon Alpatov, dès 1941, de manière plus claire encore dans les années 1950, puis en 1963 (avec la création du néologisme *metalingvistika*), Bakhtine reconnaît que les conceptions linguistiques ne sont pas fausses dans leurs fondements même si elles doivent être complétées... par cette approche des rapports dialogiques que la linguistique saussurienne ne pouvait pas aborder.

Ekaterina Velmezova ne repart pas de *Le marxisme et la philosophie du langage* mais de « *Čto takoe jazyk* » [Qu'est-ce qu'une langue ?], un court article de Volochinov daté de 1930, qui fait partie d'un triptyque sur la stylistique du langage littéraire dont seul le second volet a été traduit en français. Auteur de plusieurs dizaines d'articles sur l'histoire des idées linguistiques, spécialiste de Marr, Velmezova se penche ici sur le problème des origines du langage chez nos deux auteurs. Concrètement elle essaie de voir comment tous deux ont répondu aux questions suivantes : « Pourquoi le langage humain est-il apparu ? » et « comment était-il au moment de son apparition ? ». Selon Velmezova, Marr et Volochinov s'accordent sur le premier point et reconnaissent le travail collectif comme facteur social à l'origine du langage, s'opposant par là aux théories onomatopéiques et « interjectionnelles ». Une fois établi ce point, Velmezova examine quel est le premier mot que les deux auteurs situent à l'origine du langage. Or il appert ici que Volochinov contredit Marr en défendant l'idée d'une primauté de « la main », pour des raisons liées à l'activité économique de l'homme, là où Marr avait défendu la primauté du « ciel », pour des raisons liées à la fois à sa loi sémantique de transposition du nom et au fait qu'il considérait que l'apparition des mots est inverse à l'ordre de sa « mise en pratique » par l'homme. L'idée de la primauté de la main permet, en outre, à Volochinov de consolider sa

réflexion sur le « mot primaire » esquissée dans *Le marxisme et la philosophie du langage* en vue de développer sa théorie au sujet de « l'opposition thème vs signification ». Dans les conclusions de son article, Velmezova explique les palinodies de Volochinov en montrant qu'elles témoignent plutôt de l'existence d'un « fond intellectuel commun de l'époque » que d'une réelle appropriation ou lecture attentive des travaux de Marr, généralement évoqués sous l'étiquette de « théorie japhétique » – inexacte dès 1920. S'appuyant sur le dernier ouvrage d'Alpatov, Velmezova conclut alors que Marr est plus souvent cité par Volochinov pour la réputation dont il jouissait dans certains domaines que parce qu'il souscrirait à ses théories, qu'il connaissait, somme toute, peu ou superficiellement.

« Délaissant un moment » ses travaux sur le formalisme russe (Youri Tynianov) ou l'héritage de Mikhaïl Bakhtine bien connus du public francophone, Catherine Depretto revient ici sur le travail d'un homme qui, à première vue, peut donner l'impression d'être une « figure mineure » du milieu philologique moscovite des années 1920. Et pourtant cet « Alexandre Romm (1898-1943), lecteur du *Marxisme et la philosophie du langage* (1929) », a, lui aussi, bien des choses à nous apprendre sur le contexte de réception original du « Cercle B.M.V. » et sur la manière dont le livre de Volochinov – dont nous avons précisé les contours anti-saussuriens avec Alpatov – a pu être lu et reçu dans les milieux linguistiques de l'époque.

Nul doute que le lecteur francophone découvrira d'abord avec Romm, comme cela fut probablement le cas avec Jirmounski, une facette moins connue du formalisme russe, vu qu'il fut membre actif du Cercle Linguistique de Moscou (1919-1924), contradicteur de Jakobson sur la question de l'opposition principielle entre langue poétique et pratique (1921) ou encore proche du « mini-groupe hostile à l'OPOÏAZ, qui [se constitua] au sein du Cercle Linguistique de Moscou en 1922 autour de Kenigsberg et Gornung », partageant tout à la fois leur admiration pour Gustav Chpet et leur attrait pour les travaux de Jirmounski (encore lui). Enfin, Romm a été le premier traducteur de Saussure même si son projet échoua, à la suite de la tiédeur des disciples et éditeurs du maître suisse. Et c'est bien entendu le point le plus important à souligner pour comprendre l'intérêt réel qu'il put éprouver à l'endroit de *Le marxisme et la philosophie du langage*, dont le chapitre « Deux orientations de la pensée philosophico-linguistique » contenait, comme le rappelle Depretto, « une remise en cause radicale de Saussure comme représentant de "l'objectivisme abstrait" ». Fin linguiste, Romm percevait tout à la fois la valeur des griefs formulés par Volo-

chinov à l'encontre de la *langue* saussurienne, même si, en saussurien convaincu, il considère que ceux-ci ne remettent pas en cause le système mais « déplace[nt] le problème sur un autre terrain, celui de l'acte de parole ». Nous laisserons au lecteur le soin de découvrir la suite du parcours de Romm, non sans faire observer en passant que ses notes manuscrites, objet du commentaire de Depretto, présentent aussi l'intérêt de mettre en évidence les difficultés terminologiques qui sont encore aujourd'hui au cœur des débats des linguistes – francophones ou slavistes – qui s'intéressent à *Le marxisme et la philosophie du langage*. Nous en avons un bel exemple dans la contribution d'Alpatov avec le terme russe *vyzkazyvanie*.

Comme on vient de le voir dans les contributions d'Alpatov et de Depretto, quelle que soit la valeur que les auteurs du « Cercle B.M.V. » aient pu accorder au *Cours de linguistique générale* de Saussure, leurs travaux et réflexions ne se laissent jamais circonscrire dans ce cadre *linguistique* – et ce, qu'on se tourne vers *Le marxisme et la philosophie du langage* de Volochinov, vers les travaux littéraires de Bakhtine des années 1930-1950, en ce inclus son étude sur « Les genres du discours », ou encore vers *La poésie de Dostoïevski* de 1963, où apparaît pour la première fois la dénomination *metalinguistika*, malheureusement rejetée dans la traduction française de Kolitcheff au profit de celle, plus obscure, de « translinguistique » – ce qui ne fut pas le cas de celle, beaucoup moins citée de Guy Verret.

Bakhtine entendait par là, on le sait, « une étude qui n'a pas encore pris la forme de disciplines définies et distinctes, celle des aspects de la vie du mot qui sortent – et tout à fait légitimement – du cadre de la linguistique ». L'objet de cette discipline – *transversale* ou pluridisciplinaire avant la lettre – n'était autre que « les rapports dialogiques (y compris ceux du locuteur avec son propre mot) ».

C'est exactement sur cette question et sur cet objet que s'ouvre « Dialogue, intertextualité et intercorporéité dans l'œuvre de Bakhtine et du Cercle », la contribution d'Augusto Ponzio, placée pour les raisons transversales que nous venons d'évoquer, non dans le volet des linguistiques, mais à la fin du volet philosophique de ce volume. Auteur de plusieurs études d'ensemble sur le « Cercle B.M.V. », préfacier et inlassable commentateur de la totalité des travaux de ses membres traduits en italien sous sa direction depuis près de 30 ans (parmi ceux-ci, nombre d'écrits restés inédits dans d'autres langues occidentales, comme c'est le cas de certains articles de Volochinov cités ici, de la première version du *Dostoïevski* de 1929, ou encore des écrits de Nikolai Bakhtine), c'est dans le cadre

très large de cette *métalinguistique* qu'Augusto Ponzio resitue l'œuvre du « Cercle B.M.V. » se valant, notamment, d'une déclaration que Bakhtine fit au théoricien de la littérature Viktor Duvakin en février 1973.

Trois sont, à notre sens, les temps forts de cette lecture qui montre réellement, fait assez rare, les ponts, les passerelles qui existent entre les différents pans de l'œuvre du « Cercle B.M.V. ». Le premier serait le lien qui va de la philosophie première, entendue comme philosophie morale, philosophie de l'acte responsable, c'est-à-dire celle qui se dessine dans les travaux de 1924, à la philosophie de l'art verbal, comprise à la fois comme philosophie du langage littéraire et comme art de l'écoute. (C'est un point que développe également Tatiana Bubnova, et ce n'est peut-être pas le hasard, vu que Bubnova et Ponzio sont réellement les *passseurs* en langues romanes de l'œuvre – presque complète – du « Cercle B.M.V. », l'une en espagnol, l'autre en italien.) Le second temps fort vise à élucider le lien qui court du dialogisme (de la conscience) à la polyphonie (du langage), deux dimensions, deux étiquettes qui ne sont ni synonymes, ni interchangeables, donc. Pour nous, c'est là que réside l'originalité de la lecture de Ponzio, qui n'a pas hésité à remettre en question les lectures du dialogisme et de la polyphonie qui priment dans les domaines anglo-saxon (Holquist) et francophone (Todorov). Selon Ponzio, c'est grâce au roman polyphonique de Dostoïevski que Bakhtine comprend le fonctionnement de la « conscience humaine pensante », c'est avec lui qu'il découvre la « sphère dialogique » dans laquelle la conscience naît et vit. Ce qui implique que le dialogue n'est plus perçu comme « résultat de l'initiative, de l'assomption d'une attitude d'ouverture envers les autres » mais équivaut « à l'impossibilité de la fermeture, de l'indifférence, de la non implication ». Le troisième temps fort de cette lecture a trait à l'interconnexion de la dialogicité et de l'intercorporité, deux facettes de l'homme qui sont liées l'une à l'autre et ne peuvent être séparées d'une « biosémiotique » ou sémiotique de la vie, ce qui expliquerait l'intérêt de Bakhtine pour les études géophysiques, neurophysiologiques ou biologiques de son temps, telle celle de Oukhtomski (auquel Bakhtine emprunte la notion de chronotope) ou de Vernadsky (qui est à l'origine du concept de « biosphère », précurseur de l'écologie moderne). En définitive, affirmer, comme le fait Bakhtine dans son essai sur les « Formes du temps et du chronotope », que, « en dépit de l'impossibilité de confondre le monde [réel] et le monde [figuré], [...] ils sont indissolublement liés l'un à l'autre, et se trouvent dans

une action réciproque constante : entre eux ont lieu des échanges ininterrompus, pareils à ceux de l'organisme vivant avec son milieu ambiant » c'est aussi une manière de reconnaître sa dette envers Oukhtomski.

Si on laisse de côté l'organicisme du modèle qui affleure ici, on observera que c'est sur la base d'une même reconnaissance – implicite – du lien indéfectible qui existe entre les deux mondes, réel et figuré, que Bakhtine pouvait légitimement prétendre mettre à l'épreuve de la littérature – de l'esthétique – « l'architecture concrète réelle du vécu axiologique du monde ». Et nous savons déjà toute l'importance que joua Dostoïevski dans l'appréhension d'une nouvelle vision du monde – *vision dialogique* – même s'il ne faut pas perdre de vue que dans *Pour une philosophie de l'acte* Bakhtine avait commencé cette exploration par une analyse de l'œuvre lyrique de Pouchkine, ce que rappelle Ponzio.

Ceci en guise de transition et pour faire observer que c'est le lien entre monde réel et monde figuré présent dans les travaux de Bakhtine que valorise Tomás Albaladejo dans son projet de mise en œuvre d'un outillage théorico-critique capable d'offrir une analyse de la « pluralité communicative » et discursive.

Auteur de plusieurs ouvrages de théorie de la littérature et de rhétorique dans lesquels il a exploré, depuis une vingtaine d'années, la diversité des éléments constitutifs de l'œuvre littéraire narrative, Albaladejo *se devait* de s'intéresser à l'œuvre de Bakhtine qui ouvre des pistes particulièrement intéressantes à ce sujet, et donne même des réponses à des questions aussi importantes de l'œuvre narrative que la configuration des personnages et de leurs voix, la communication interne, les rapports entre le monde du texte et le monde du référent.

Repartant implicitement de la caractérisation bakhtinienne de ce qui fait la spécificité de l'œuvre de création verbale : être un univers fait de langage mais irréductible au langage, en ce qu'il inclut une valorisation des éléments appartenant aux mondes cognitif et éthique – monde réel, donc, Albaladejo met aussi l'accent – toujours dans une perspective bakhtinienne – sur la dimension cognitive que d'aucuns prêtent à la littérature. « Les œuvres littéraires, avec leurs personnages, leurs faits, leurs situations s'incorporent au monde, à la réalité et les élargissent. » C'est cet élargissement de la réalité que la littérature facilite qu'Albaladejo détaille ensuite, conjuguant les approches de la rhétorique classique (la poétique d'Aristote) et de la sémantique narrative. Le premier élément qui fait l'objet de son attention est le processus complexe

de la *représentation*, activité humaine inscrite aux origines de l'humanité, mais aussi élément clé de la constitution de l'œuvre littéraire lié à un phénomène qu'Albaladejo nomme *intensionnalisation*, entendant par là le processus de caractère linguistique qui permet de transformer un référent en une construction textuelle, une macrostructure exprimée dans la manifestation linguistique de la microstructure. La représentation se trouve également dans la configuration du référent régi par un *modèle de monde* possible (vrai, fictionnel vraisemblable, fictionnel invraisemblable) ou encore, et surtout, dans la création des personnages. Albaladejo considère tout à la fois la création des personnages comme « point de départ de la représentation » et comme « représentation ». Le personnage et sa voix, et ses voix, est un élément central de la littérature puisqu'il apporte au récit non seulement une fonction et des caractérisations individuelles et sociales, mais aussi et surtout la conscience humaine, c'est-à-dire une *perspective* qui permet de construire le devenir des aventures. Et c'est bien évidemment sur ce point qu'Albaladejo trouve des pistes de réflexion inégalées dans l'œuvre de Bakhtine, notamment dans sa définition et son traitement de la polyphonie dans le roman. Sensible à la dimension organiciste de sa philosophie, il relève les emboîtements successifs à l'œuvre dans le système théorico-littéraire de Bakhtine qui aurait pour centre le roman, qui, à son tour, aurait pour centre le personnage, qui a lui-même pour centre la polyphonie ou pluralité communicative constitutive de l'œuvre et du sujet. C'est ce qui fait « l'actualité de Bakhtine ».

Nous avons laissé pour la fin la dimension des travaux du « Cercle B.M.V. » qui avait le moins retenu l'attention de la critique jusqu'à il y a peu et qui a trait à la vision du sujet, de la conscience. Si cette question s'inscrit en filigrane dans plusieurs travaux du « Cercle B.M.V. » sous forme de digressions ou de parenthèses plus ou moins longues (c'est le cas de *La méthode formelle dans la science la littérature* de Medvedev ; c'est le cas aussi des textes de 1924 de Bakhtine, *Pour une philosophie de l'acte*, « L'auteur ou le héros dans le processus de l'activité esthétique » ; c'est le cas encore de « Du discours romanesque », c'est essentiellement dans *Le freudisme* (1927) de Volochinov que ce sujet est abordé de front.

Dans la critique bakhtinienne, le nom de Michel Aucouturier est indissociable de la première compilation d'articles de Bakhtine publiés avec une préface discrète mais lumineuse de son cru, ou du très éclairant « Que sais-je ? » sur le formalisme russe, qui ne néglige pas la critique de « l'esthétique matérielle » formulée par

Bakhtine et Medvedev. Tout comme Depretto, pourrions-nous dire, Aucouturier a momentanément « délaissé » ses passions littéraires pour se pencher sur la relation du « Cercle de Bakhtine avec la psychanalyse ».

Après avoir rappelé l'accueil enthousiaste que la psychanalyse reçut dans la Russie pré- et même, durant un temps, post-révolutionnaire, Aucouturier souligne le coup d'arrêt que va rapidement signifier la rencontre de la psychanalyse et du marxisme, malgré le soutien que la première avait reçu de Léon Trotsky en 1923. Pour Trotsky, psychanalyse et réflexologie – c'est-à-dire une psychologie « matérialiste » du réflexe conditionné – pouvaient se compléter, en même temps qu'elles sonnaient à l'unisson le glas de la psychologie idéaliste. Au cours des années 1920, les conceptions freudiennes sur l'imaginaire et la création sont et restent l'occasion de débats animés. Tel est le contexte réel et premier dans lequel s'inscrit *Le freudisme*, « premier livre écrit et publié en URSS sur le sujet » qu'Aucouturier contribue d'attribuer en partie à Mikhaïl Bakhtine. Dans cet article, il cherche donc à distinguer la part de l'œuvre qui se rattache à la pensée de celui-ci de l'habillage idéologique nécessaire à sa publication.

Or, une fois résumé l'ouvrage, Aucouturier est très clair : l'intérêt que Bakhtine et son Cercle portent à la psychanalyse tient à ce qu'« elle leur permet, à côté de la linguistique et de la théorie de la littérature, de définir dans le domaine de la psychologie une méthodologie générale des sciences humaines fondée sur la notion de signe ». Et ce qu'ils vont reprocher à Freud et à ses disciples, c'est justement de ne pas avoir défini leur *méthode* par rapport à celle de la psychologie traditionnelle et donc de ne se distinguer « en rien de fondamental de la psychologie de la conscience » de n'être, en fin de compte, « qu'une nouvelle variété de la psychologie subjective » (Et il pourrait être intéressant de comparer ce reproche *méthodologique* avec celui que Bakhtine et Medvedev adressent quasiment à la même époque aux formalistes russes, qui prétendaient édifier leur poétique en deçà de tout cadre philosophique. Ce qui devait les conduire à tomber dans le piège du psychologisme dont ils pensaient se déprendre³⁰.) Cette dernière affirmation doit toutefois être nuancée, car Volochinov ne nie pas sinon reconnaît l'existence d'une nouveauté radicale dans ce que Freud nomme « le

30. Voir B. Vauthier, « Lire Medvedev pour mieux comprendre Bakhtine. Le rapport entre pensée et langage dans l'œuvre de jeunesse de Bakhtine », *Cahiers de l'ILSL, Langage et pensée ...*, *op. cit.*, p. 77-100, en particulier, p. 90-96.

dynamisme psychique ». Ce qu'il conteste, par contre, c'est l'interprétation qu'en donne Freud. Pour lui, loin d'être un « combat entre deux forces matérielles que l'on pourrait objectivement évaluer », les conflits entre la conscience et l'inconscient sont des conflits entre différents langages, c'est-à-dire idéologiques. Et arrivé là, Aucouturier se devait de rappeler la comparaison que trace Etkind entre « cette conception des rapports entre le psychisme et le langage » et les affirmations de Staline formulées dans *Le marxisme et les questions du langage*. Le propos d'Etkind, cité par Sériot pour asseoir son rapprochement entre Volochinov et la pensée réactionnaire et totalitaire, est contesté par Aucouturier. Etkind incriminerait à Bakhtine des idées qui ne sont pas les siennes : « L'idée d'un rapport étroit entre la formation de la pensée et le langage, grossièrement formulée par Staline, ne lui appartient pas ». Sur ce point, l'argumentation d'Etkind est « inconsistante » et l'auteur finirait même par se contredire en admettant que « la conception [de Volochinov] qui fait de l'inconscient un "langage" embryonnaire, mais structuré annonce Lacan ». Par-delà la critique de la psychologie freudienne, conclut Aucouturier, deux thèmes majeurs se retrouvent et dans le propos de Volochinov et dans les travaux de Bakhtine : il s'agit, d'une part, du signe, envisagé dans sa dimension matérielle et idéologique (ce qui est une constante des travaux du « Cercle B.M.V. ») ; il s'agit, d'autre part, du dialogue.

Si ce sont l'introduction et l'influence de la psychanalyse en Russie qui étaient objets de l'attention d'Aucouturier, ce sont les deux lignes de la psychologie russe naissante : la « matérialiste » (l'homme est défini comme « "valeur supérieure" qui réunit le matériel et l'idéal », et le dualisme est rejeté) et l'« idéaliste » (l'indépendance du psychique par rapport au corporel est maintenue, et le dualisme corps-âme est affirmé) qui constituent le point de départ et la toile de fond – avec le débat sur « le principe anthropologique » qui a lieu à la fin du XIX^e siècle – de la réflexion sur la « psychologie par action » de Sergueï Tchougounnikov.

Ceux qui ont lu les écrits du « Cercle B.M.V. » et les œuvres les plus célèbres de Lev Vygotski – notamment *Pensée et langage* terminé en 1934 et publié de manière posthume – auront été surpris de l'étonnante convergence ou complémentarité de leurs démarches. Pourtant, seule une note en bas de page de *Le freudisme* témoigne que Volochinov connaissait certains travaux de ce jeune psychologue dont les apports à la psychologie de l'action – et du travail – sont aujourd'hui bien connus. Dans « Quelques sources allemandes de la "linguistique sociologique" (Volochinov) et de la "psychologie

matérialiste” (Vygotski) », c’est sur cette inconnue des « analogies conceptuelles » existant entre ces auteurs que revient Tchougounnikov. Il creuse alors la piste de possibles sources allemandes communes aux deux auteurs, notamment la présence du « modèle morphologique allemand » (Goethe, Hegel et surtout W. von Humboldt), déjà objet de son attention privilégiée dans des travaux portant sur le formalisme et le post-structuralisme russes. Une autre « source » ou influence commune aux deux auteurs serait l’article « De la parole dialogale » (1923) du linguiste russe Lev Iakoubinski, une étude qui va avoir une influence décisive sur « la parole interne », lieu de rencontre privilégié et objet par excellence des deux auteurs. C’est un point sur lequel revient Marie-Cécile Bertau.

Tchougounnikov commence par retracer quelques étapes importantes des origines de la notion d’activité au sens « psychique » et « linguistique » du terme et précise qu’en russe « le terme d’activité (*dejatelnost*) renvoie aux notions de travail et de production », fondamentales dans le marxisme qui nourrit la psychologie par l’action de ses concepts, alors que dans l’histoire de la linguistique il est associé à la linguistique – allemande – de W. von Humboldt (*Tätigkeit*). La notion d’« activité de parole » (*rečevaja dejatelnost*) serait quant à elle introduite en linguistique par Lev Chtcherba, avant d’occuper une position centrale dans la « psychologie de l’action » fondée par Vygotski. Chez Volochinov, la présence de Humboldt serait avant tout discernable dans son modèle dynamique « qui pose la question des “produits idéologiques” » et dans la référence qui est faite aux notions « d’*ergon*, produits achevés ou mort, hors du devenir du langage défini comme *energeia* ». Chez les deux auteurs, le postulat de la croissance de la conscience par les « idéologèmes » et par les mots rejoint la vision de Humboldt qui lie l’origine du langage à la conscience. « On peut parler de la dominante humboldtienne qui réunit la psychologie de Vygotski et la linguistique de Volochinov avec le marxisme soviétique dans leur réflexion sur le langage », écrit même Tchougounnikov. « Marxistes » les deux hommes s’éloignent toutefois de la doctrine officielle par le rôle actif qu’ils attribuent au langage et à la conscience définis en termes de superstructure. Pour eux, cette dernière ne fait pas que refléter la réalité objective ; par son activité – et on voit ici tout l’importance du modèle humboldtien, l’homme la réfracte également. Tchougounnikov conclut en mettant en avant l’existence d’une similitude d’approche des productions artistiques chez les deux auteurs par le biais qu’y jouent les émotions et les

valeurs (Vygotski), d'une part, les accents sociaux (Volochnov), de l'autre.

C'est de manière délibérée que nous avons souhaité conclure cette présentation des articles repris dans ce volume par la contribution – *atypique* – de Marie-Cécile Bertau, « Le vécu de la langue dans la forme et la voix. Une approche avec Iakoubinski et Volochnov ». Qu'on ne se méprenne pas sur le sens de l'adjectif ! Je me permets de qualifier l'article d'*atypique*, car il est fort probable que le lecteur plus au fait du Bakhtine qui a cours dans les milieux littéraires, ou du Volochnov référence des linguistes et des analystes du discours sera surpris de voir que leurs travaux ont également trouvé un accueil très favorable chez les psycholinguistes qui y trouvent ample matière à réflexion.

La proximité des approches de Vygotski et de Volochnov permettrait déjà de comprendre cet intérêt. Mais c'est à une autre voie – à d'autres *voix* – à laquelle nous invite à être attentifs ici Marie-Cécile Bertau, auteur de plusieurs articles (en allemand, en anglais, en français) dans lesquels elle explore les questions ayant trait au développement et aux relations de la pensée et du langage, au départ des approches conjuguées des psychologies et des linguistiques fondées sur le principe dialogique (entre autres, celles des fondateurs : Iakoubinski, Volochnov, Bakhtine), et ce, en cherchant à tirer parti des réflexions sur le langage de la rhétorique classique (Platon, Aristote).

Comme le titre de l'article l'indique, ce sont les approches de Lev Iakoubinski, auteur de l'article déjà cité « De la parole dialogale » (1923), et de Valentin Volochnov (dont elle explore tant *Le marxisme et la philosophie du langage*, que différents articles des années 1920) qui sont au centre de l'attention de Bertau. Les deux auteurs – auxquels on peut ajouter le nom de Mikhaïl Bakhtine – ont privilégié une approche de la langue « par l'extérieur ». Ils se sont intéressés à la « langue parlée et écoutée, perçue dans toute sa processualité se déroulant entre locuteur et destinataire », c'est-à-dire à la « langue vivante » (« motif » dans lequel on retrouve l'empreinte humboldtienne de l'*energeia*) et à la « parole dialogale ». Dans les deux cas, c'est dans la situation de communication, communément vécue, partagée avec un autre que s'enracine donc l'analyse linguistique. Iakoubinski est ainsi attentif aux « formes fonctionnelles de la parole » qui renvoient aux différentes formes d'interaction. Elles sont dites « fonctionnelles » parce que toujours inscrites au sein d'une activité, elle-même caractérisée par la « diversité ». Ce sont ces facteurs qui permettront à Iakoubinski de

distinguer très tôt les spécificités linguistiques de « retrait » (dialogue) ou d'explicitation (monologue, écrit) de la langue. On retrouve chez Volochinov le même intérêt pour la langue en contexte, c'est-à-dire qu'il cherche à expliquer la relation entre facteurs linguistiques et extralinguistiques de la communication verbale située.

Selon Bertau, cette approche de la langue par l'extérieur invite à repenser la « forme », notamment de « l'énonciation prise comme un tout ». Reconduisant le geste de « retrait » de Iakoubinski, c'est par une espèce de « soustraction » que Volochinov rend visible la matérialité de la communication : énoncé – mots = son / intonation ou geste. Dans le contexte de l'intonation, c'est donc la voix qui joue un rôle clé. Et c'est en recourant au couple aristotélicien *hylè-morphè* et au concept de *phonè* que Bertau réinterroge alors les notions de forme et de voix. Ceux-ci lui permettent de souligner, d'une part, la complémentarité de la forme et de la matière dans *l'hylémorphisme*, d'autre part, l'adéquation de la forme à la matière (*oikéia hylè*) ; ou, finalement, l'*immanence* de la forme, entendant par là sa primauté sur la matière et sur le tout forme-matière (*syntheton*). Cette approche de caractère *phénoménal*, qui permet de cerner la voix « comme accomplissement de la matière : celle du corps et de la matière », est ensuite complétée par la réflexion d'Aristote sur la valeur *politique* de la voix, que l'on trouve dans son analyse sur ce qui fait la spécificité du *phonè* par rapport au *psophos* (sa conventionalité et la possibilité d'être transcrit). Finalement, Bertau essaie de voir comment le couple forme / voix rend possible un accès concret à la perspective sémiotique dégagée jusqu'ici, à savoir, que la langue ne peut être comprise que « dans un dépassement du facteur langagier vers l'accomplissement présent et le corps, vers l'Autre et le sens ». La notion de voix est alors saisie au sein du développement psycholinguistique et articulée autour de cinq concepts (indexicalité, intonation, corps, imitation et intériorisation) qui mettent en évidence la « phénoménalité de la langue ». « La voix d'une personne est alors une forme significative et socialement formée, fonctionnant comme moyen sémiotique. » Et c'est par ce biais de la dimension matérielle, vivante et incarnée de la langue que l'on renoue avec les notions centrales de parole intérieure (Vygotski) ou de dialogue intérieur (Volochinov). Une notion qui se voit réactualisée dans des recherches récentes en robotique sur la *voix interne*, comme le fait observer Bertau dans une passionnante parenthèse.

On l'aura compris, c'est la transversalité de cette approche psycho-linguistique qui tout à la fois peut justifier le rapprochement avec les sciences humaines et expliquer la place de la contribution dans ce volet *Méta-linguistique*. Le voisinage avec la contribution de Bres et Rosier n'est pas gratuit non plus. Ces deux contributions montrent comment ouvrir des portes – des *itinéraires* alternatifs? – au moment où se referme le volume...

Je souhaiterais, pour conclure, adresser quelques mots de remerciements. D'abord et avant tout à Roger Comtet, fondateur et directeur honoraire de *Slavica Occitania*, à Dany Savelli, directeur, et à tous les membres du Comité de Rédaction de la revue pour l'accueil enthousiaste réservé à ce numéro thématique sur *Mikhaïl Bakhtine, Valentin Volochinov et Pavel Medvedev dans les contextes européen et russe*, né dans le sillage de la bourse de recherche qui m'a été accordée par la « Alexander von Humboldt Stiftung » (2006) pour un projet portant sur ces mêmes auteurs et intitulé « Bakhtine, héritier de Dilthey. La “stylistique de la création verbale” de Bakhtine : une contribution russe à la “Wechselseitige Erhellung der Erkenntnisse und der Künste” ». Je tiens aussi à remercier la Fondation pour la confiance et l'appui apportés à la mise en œuvre de ce projet. Mes remerciements vont ensuite à mes amis et collègues : Pierre Jamet (Université de Franche-Comté), Céline Letawe (Université de Liège) et Katia Velmezova (Université de Lausanne) qui ont accepté d'être les « passeurs » des collaborateurs anglophones, germanophones et russophones de ce volume. Sans leur travail, leur patience et leur générosité, ce numéro n'aurait probablement pas vu le jour. C'est à eux, en particulier, et plus généralement aux « passeurs de culture », que je souhaite dédier ce numéro. Mes remerciements vont encore à Elsa Dehennin, Pedro M. Cátedra et Pierre Jamet qui ont accepté de relire ces lignes préliminaires, me permettant de les épurer. Mes remerciements et ma plus profonde reconnaissance vont enfin aux auteurs qui ont généreusement accepté de prêter leur voix à cette tentative de reconstitution de la polyphonie contextuelle du « Cercle B.M.V. ». Sans leur recherche – dont ce volume n'est qu'une illustration, sans *leurs recherches*, ma propre compréhension de l'œuvre bakhtinienne ne serait pas aujourd'hui ce qu'elle est.

Bochum, 2006 – Tours, 2008